

exerce en un mot une action antipyrétique irrécusablement utile. Mais il ne faut pas lui demander plus. Quant à son action antiseptique, elle peut intervenir dans cette affection, mais c'est là encore une simple conjecture.

Le docteur Clifford-Allbutt a fait ressortir, dans un très-bon travail, cette action antipyrétique de la quinine; elle n'atteint que la fièvre, elle en modère la véhémence et empêche la température du sang de s'accroître à un degré qui le rend toxique pour les organes. S'agit-il d'une fièvre de longue durée, diminuer un peu la fièvre et la température chaque jour, c'est obtenir un résultat qui, ajouté à lui-même, peut devenir décisif. Le mouvement fébrile lié à la septicémie et à l'hectisie lui paraît surtout bénéficier de l'action antipyrétique de la quinine. Le caractère rémittent de la fièvre est aussi un indice de l'utilité de la quinine. (Clifford-Allbutt, *On the antipyretic action of quinine*, in the *Practitioner*, t. XII, 1874, p. 29.) Mes impressions cliniques sont en parfait accord avec celles du docteur Allbutt, mais je crois que cette action antipyrétique n'exige pas les doses élevées qu'il emploie.

La façon dont l'hectisie fébrile obéit à la quinine est une preuve de son action antipyrétique. On la constate tous les jours dans l'hectisie tuberculeuse, où la quinine, ne pouvant avoir évidemment aucune prise sur la lésion dont cette fièvre est le reflet, n'en réfrène pas moins celle-ci d'une manière très-remarquable. Il est probable que les fièvres symptomatiques d'une lésion locale obéiraient, dans une mesure variable mais réelle, à l'action antifébrile de cet agent. La *fièvre uréthrale*, comme l'ont établi Bricheteau et Debout, cède à l'action du sulfate de quinine qui paraît même, par une action bien curieuse, employé préventivement, pouvoir prévenir ces accidents chez les sujets dont l'urèthre est très-impressionnable au contact de la sonde et qui les ont éprouvés dans des cathétérismes antérieurs.

En résumé, c'est ne voir qu'une partie (la plus importante il est vrai) des applications antipyrétiques de la quinine, que de l'opposer seulement au paludisme fébrile. Sa propriété d'éteindre ou d'atténuer la fièvre est générale et elle peut être utilisée dans le plus grand nombre des maladies fébriles, mais on ne saurait attendre d'elle les effets qu'elle produit dans le paludisme fébrile.

4° *Tempérants*. — On donne ce nom aux médicaments qui diminuent l'activité circulatoire et, secondairement, la chaleur organique et qui, ralentissant par suite les actes organiques interstitiels auxquels aboutit l'inflammation, peuvent être considérés comme des antiphlogistiques de second ordre, à action peu énergique, peu durable, mais très-réelle. L'inflammation est le troi-

sième acte d'une scène morbide dont le premier est constitué par un véritable orgasme circulatoire général; le second, par une fluxion sanguine se localisant; le troisième, par des changements nutritifs s'accomplissant dans le tissu ou l'organe fluxionnés. Le premier peut manquer ou n'exister qu'à un degré peu appréciable. C'est le seul sur lequel les tempérants aient prise, c'est aussi le seul dans lequel il y ait opportunité à les employer.

Les acides minéraux et végétaux, les sels alcalins, l'eau fraîche et le petit-lait, sont les plus usuels des tempérants employés dans l'état fébrile.

a. *Acides minéraux*. — L'action tempérante des limonades minérales s'accuse par une diminution notable de la chaleur organique, un abaissement dans la force et la fréquence du pouls, une diminution de la soif, de la diurèse. Elle leur est commune avec les acides végétaux, mais ils l'exercent avec bien plus de sûreté et d'énergie. Sydenham faisait un usage très-habituel des acides minéraux, et il considérait l'*esprit de vitriol* comme un agent usuel dans le traitement des fièvres et des varioles, où il n'agissait évidemment qu'à titre de *tempérant*, en diminuant la véhémence du mouvement fébrile.

La fièvre continue des années 1673, 74 et 75, lui fournit l'occasion d'expérimenter les bons effets des boissons acidulées par l'acide sulfurique. Il y avait recours principalement quand dominait la forme phrénétique et il dit à ce propos: « Rien ne fit si bien que l'esprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite-bière (on sait que c'était sa tisane favorite), que je donnais aussi pour boisson ordinaire, après une saignée et un ou deux lavements. En peu de jours, il procurait du sommeil, dissipait les symptômes et guérissait le malade. Aucune autre méthode ne me réussissait, à beaucoup près, autant. Un grand nombre d'expériences me persuadèrent de la bonté de ce remède. » (Sydenham, *Méd. prat.*, trad. Jault; Paris, 1774, p. 216.) Il ajoute plus loin: « J'ai parlé des bons effets de ce remède. Quant aux inconvénients, je ne lui en ai jamais trouvé aucun. A la vérité, il arrête presque la salivation le dixième ou le onzième jour; mais ce défaut est suppléé par quelques selles qui arrivent alors, et qui sont moins dangereuses pour le malade que n'était la salivation. » (Sydenham, *op. cit.* p. 224.) J'ai tenu à reproduire ce passage, parce qu'il a une importance pratique considérable. Ce que Sydenham a vu au lit du malade est bien vu, et il y aurait certainement lieu de restaurer l'emploi de la limonade sulfuriques [376] dans les varioles graves. La crainte d'une répercussion cutanée est purement théorique. La petite-vérole confluente, mais non maligne, paraissait également à Sydenham indiquer l'emploi de la limonade à l'esprit de vitriol, et il en faisait un usage très-habituel.

C'était l'un des éléments de cette *méthode rafraîchissante* que Sydenham inaugura, d'une manière si sagace et si hardie en même temps, dans le traitement de cette maladie. Les petites-véroles irrégulières des années 1674 et 1675 lui fournirent l'occasion d'expérimenter la limonade sulfurique ou plutôt la *bière sulfurique* sur une grande échelle. Il exprime en ces termes sa pensée sur ce moyen : « Je m'avisai enfin de l'esprit de vitriol, et je crus qu'il serait en état de remplir les deux indications qui consistaient à détruire la putridité et à diminuer la violence de la chaleur. Je ne faisais rien aux malades jusqu'à ce que les douleurs et les envies de vomir, qui ont coutume de précéder l'éruption, eussent cessé et que toutes les pustules fussent sorties. Le cinquième ou le sixième jour de la maladie, je commençais à les faire user de l'esprit de vitriol. On le mêlait dans de la petite-bière, jusqu'à agréable acidité. Cette bière ainsi préparée était la boisson ordinaire du malade jusqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri, et je l'obligeais d'en boire abondamment surtout lorsque la suppuration approchait. L'esprit de vitriol était le véritable spécifique de cette maladie et il en arrêtait merveilleusement tous les symptômes. Le visage s'enflait de meilleure heure et beaucoup davantage. Les interstices des grains étaient plus rouges. Les plus petites pustules grossissaient, du moins autant que le permettait cette sorte de petite-vérole. Les pustules, qui autrement auraient été noires, rendaient une matière jaune et couleur de miel. La suppuration et tout le reste se faisait plus tôt. »

Les médecins venus après Sydenham ont aussi conseillé les limonades minérales contre les fièvres. « Les acides, disait Grimaud, comme rafraîchissants et comme antiseptiques, sont éminemment indiqués dans la fièvre ardente. » (Grimaud, *Cours des fièvres*, éd. Demorcy-Delettre; Montpellier, 1815, t. III, p. 287.) Mais il est vrai que, réagissant timidement contre l'opinion de Massari, qui redoutait les acides dans les fièvres à cause de leur qualité astringente, ce grand praticien s'en tenait aux seules limonades végétales. Les limonades minérales sont, à plus forte raison, indiquées dans les fièvres adynamiques avec tendance aux hémorrhagies passives. Dans ces cas, il faut, au lieu d'eau, employer pour véhicule de ces limonades une forte décoction de quinquina.

L'acide carbonique jouit aussi de propriétés tempérantes, mais il les présente moins isolées que les acides proprement dits et il les associe à d'autres qualités.

b. *Acides végétaux*. — On a pensé que l'action tempérante des

acides végétaux dépendait de ce que ces acides s'oxydant dans le torrent circulatoire pour y être brûlés, se transformant finalement en acide carbonique et s'éliminant à l'état de carbonates par les urines, l'action tempérante est le résultat de l'absorption de l'oxygène; mais cette théorie toute chimique est peut-être trop ingénieuse pour être vraie. Contentons-nous du fait clinique de la diminution de la chaleur sous l'influence des acides végétaux, fait qui ne saurait être mis en doute.

c. *Sels alcalins*. — Tous les sels alcalins peuvent être considérés comme des tempérants, sans doute parce qu'ils sont des diurétiques et à la faveur de la relation constante qui lie la diurèse à la sédation circulatoire (voy. p. 480).

d. *Eau*. — L'eau agit comme tempérante en étendant les globules dans un sérum plus aqueux et en produisant ainsi une sorte d'hydrémie artificielle qui doit nécessairement modérer l'activité des échanges interstitiels et, par suite, amener une défervescence.

e. *Petit-lait*. — J'en dirai autant du *petit-lait*, cette boisson tempérante, si employée jadis et qui est trop sortie de nos habitudes. Le mieux-être éprouvé à la suite des cures de petit-lait par les malades atteints de maladies chroniques, enclins à l'éréthisme circulatoire, s'explique sans doute en partie par les propriétés tempérantes du petit-lait.

§ 2. — Antiphlogistiques généraux

Les saignées générales, secondées de la diète et du régime antiphlogistique, et les hyposthénisants de la circulation constituent ce groupe d'agents thérapeutiques.

I. — Je ne dirai rien ici des *saignées générales*, l'étude de ce moyen devant trouver sa place dans la troisième partie de cet ouvrage, à propos des médications nosopoiétiques; il me suffira de rappeler combien les émissions sanguines générales sont puissantes pour éteindre l'éréthisme circulatoire accusé par la dureté du pouls et l'élévation de la chaleur organique.

II. *Hyposthénisants*. — Ce sont des antiphlogistiques indirects qui, sans spoliation sanguine, produisent quelques-uns des effets généraux de la saignée, c'est-à-dire abaissent la chaleur, font tomber l'éréthisme circulatoire, tiennent en bride les inflammations imminentes et modèrent celles qui sont en voie d'évolution. L'école italienne, partant de l'hypothèse d'une nature irritative ou inflammatoire de la plupart des maladies, a